

OFF THE WALL 2, A collection of...

Hanna Garreau Férandin

Le graffiti a très longtemps existé dans l'histoire. Le cas le plus ancien confirmé par les archéologues (et non théorisé) serait les graffitis antiques. Les Romains et Grecs utilisaient les graffitis, comme aujourd'hui, pour **faire passer de divers messages très souvent écrits en langage populaire/vulgaire**. On peut lire des messages politiques, religieux, érotiques, sexuels, personnels etc... Le site de Pompéi, l'un des sites les mieux conservés, regroupe plus de 2 600 inscriptions. On peut lire des inscriptions telles que « Cornelia Helena est la maîtresse de Rufus », « Satyr était ici. Salut, Ionicus », ou « Régulus aime Idéa ». J'ai de la peine d'avoir appris que tu étais mort. Alors adieu.»

On peut observer ce phénomène dans le monde entier.

(Source: Wikipédia, <https://fr.wikipedia.org/wiki/Graffiti> et Noctes Gallicanae, <http://www.noctes-gallicanae.fr/Pompeii/Pompeii.htm>)

Cependant la notion artistique reliée au graffiti et aux tags ne se manifeste vraiment de manière populaire qu'à partir du mouvement Nord Américain **dans les années 60 et 70**.

Le film documentaire « Style Wars » réalisé par Tony Silver et produit en collaboration avec Henry Chalfant en 1983 documente ce mouvement en détail.

Style Wars suit le quotidien de deux groupes opposés polaires autour du sujet du graffiti : celui des jeunes artistes, originaires du quartier de Brooklyn, et celui des « opposants », principalement les policiers et les agents chargés de la maintenance du métro de New York, qui, considérant le mouvement comme du vandalisme, essaient d'y mettre un terme. On voit au cours du film **un contraste entre les jeunes artistes et la police (NYPD)** : les artistes graffent la nuit, les forces de l'ordre agissent le jour. Ainsi, il y a un univers entre les deux groupes, une sorte de **guerre entre ceux qui s'expriment graphiquement et ceux qui veulent les faire taire**. De ce fait, on ressent l'engagement de Tony Silver. Non seulement il passe plus de temps à suivre les jeunes précurseurs du mouvement hip hop mais on sent l'absence d'objectivité face à cette guerre.



Photos issues de captures d'écran du film Style Wars, 1983

A travers la caméra, **on se trouve complice des artistes**. On est fasciné par leur besoin d'expression, et par le résultat visible de tous sur les lignes de métro aériennes. Quand la police installe des chiens et dispositifs pour les faire fuir, on se sent indigné. Quand les graffitis se font recouvrir ou vandaliser par d'autres jeunes, on souffre avec eux.

Ces jeunes artistes cherchent un moyen de s'exprimer, de laisser une trace dans le monde, et de se faire reconnaître à travers un style artistique et un pseudonyme. C'est Taki 183 qui se fait d'abord connaître : à force de graffer son pseudonyme partout, il devient connu de tous. **Très vite énormément de jeunes l'imitent**. Le graffiti et l'art se mêlent et finissent par devenir un seul et grand mouvement autour de cette culture hip hop et des jeunes qui la constituent. Ils viennent principalement de milieux pauvres, défavorisés, ils sont majoritairement racisés et **ils peinent à se faire entendre et reconnaître**. Le graffiti est devenu leur moyen principal d'expression. C'est une lutte.

On retrouve les mêmes raisons et intentions dans le graffiti militant et/ou féministe, ce sont des voix qui ne se font pas assez entendre et qui cherchent, graphiquement, un moyen de s'exprimer, de se faire entendre et d'exister.



Taki 183, aux côtés de l'un de ses graffitis.



Photos issues de captures d'écran du film Style Wars, 1983

Off The Wall, par Rachel Bartlett, est une compilation de graffitis féministes et militants photographiés dans les rues de Londres et retravaillés par Rachel Bartlett. L'édition noir et blanc les regroupe et les met en page.

Bartlett redessine les lettres, met les graffitis en page sur des textures, des objets (la nappe), à la manière du collage, les encadrant avec des coups de peinture nerveux, ce qui évoque les graffitis recouverts, lavés, vandalisés et/ou censurés.

Ces graffitis dénoncent la société patriarcale, le sexisme, la masculinité toxique et l'hypersexualisation des femmes dans l'industrie de la mode, de la publicité... A nouveau, on voit la dimension du moyen d'expression dans le médium du graffiti, en effet les militantes féministes ne sont pas toujours (ou rarement) écoutées et prises au sérieux lorsqu'elles dénoncent et s'expriment sur les injustices. De manière générale, un homme sera toujours plus entendu qu'une femme, même s'ils disent exactement la même chose.

Le graffiti est donc un moyen de se faire entendre pour les militantes, c'est un moyen de pouvoir s'exprimer sans se faire interrompre, c'est un moyen de faire exister le mouvement, c'est un moyen de se battre contre les injustices.

Allyson Mitchell l'explique très bien dans Turbo Chicks. Elle parle de la place du graffiti dans le militantisme féministe et LGBT (principalement *women love women*, regroupant toute sexualité qui contient une attirance pour les femmes).

Quant à la définition du graffiti féministe, Mitchell écrit « Si ça dégrade un mur ou une surface avec un marker, de la bombe à peinture, un feutre, du rouge à lèvres, de la peinture grattée ou avec un sticker, j'appelle ça un graffiti. Si ça parle d'amour entre femmes, de la luxure (désir sexuel), attraction, pouvoir, curiosité, ruptures ou affections, j'appelle ça du féminisme. » **Le graffiti dans le mouvement féministe représente les voix des femmes qui le compose.** C'est un accessoire d'expression, un moyen de s'autonomiser, un moyen de s'exprimer politiquement, mais aussi de montrer qu'elles ne sont pas seules, et d'avoir un dialogue, un *safe place* entre elles.



Scans de Off The Wall

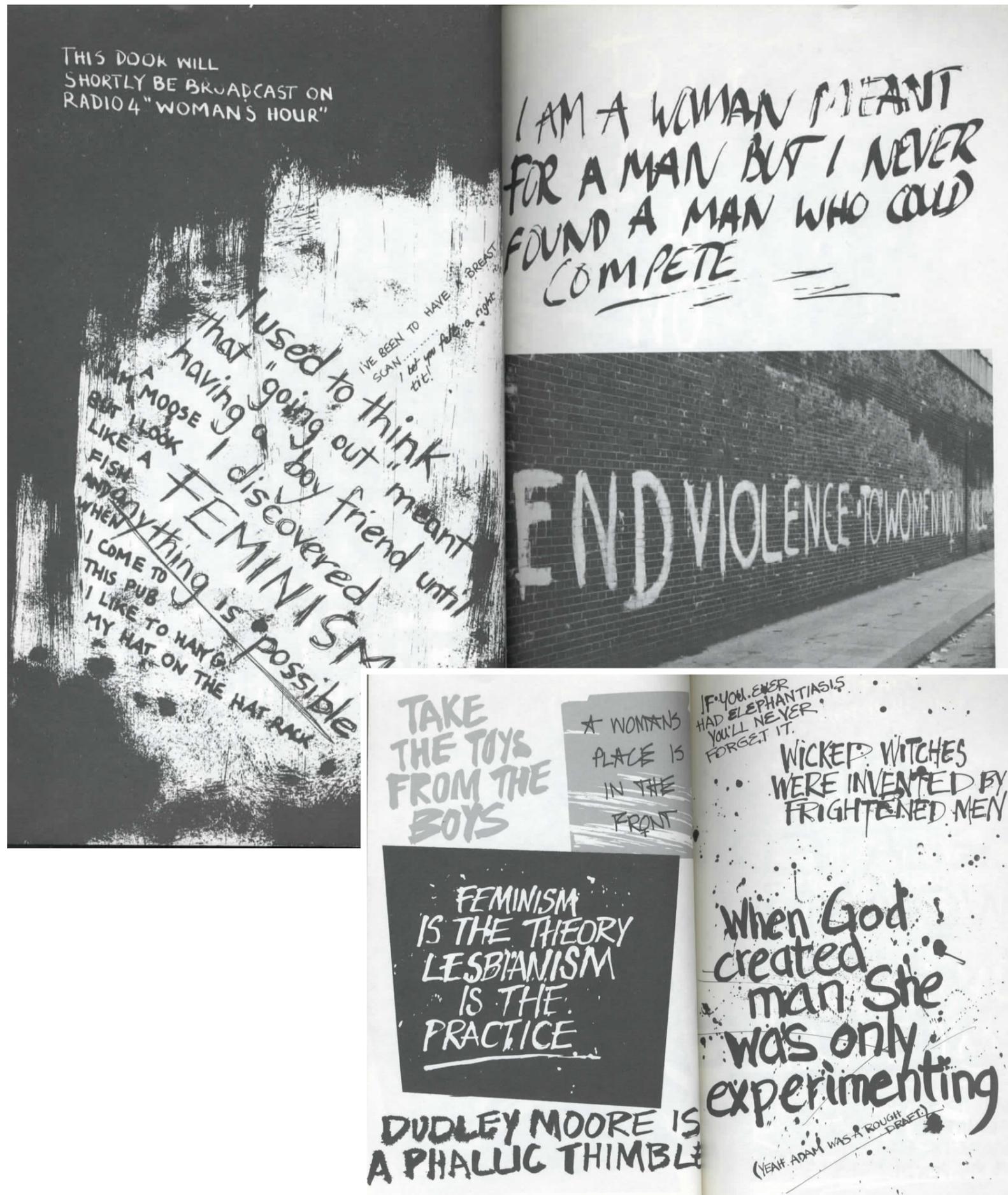
Aux yeux de la loi, le graffiti est illégal. Le message porté par les féministes graffeuses est d'autant plus important par sa rébellion contre le système patriarcal et hétéronormatif.

Ces femmes ne sont pas représentées par la société, par la culture et par ses lois, le graffiti, en plus d'être un moyen de s'exprimer, est aussi un moyen de prendre en main sa propre représentation, c'est une culture « do it yourself » : si la société se résout à invisibiliser les femmes qui la dérangent, c'est ces dernières qui vont prendre en main leur propre culture, leurs propres messages, qui ne les représenteront pas comme des femmes dangereuses ou hystériques.

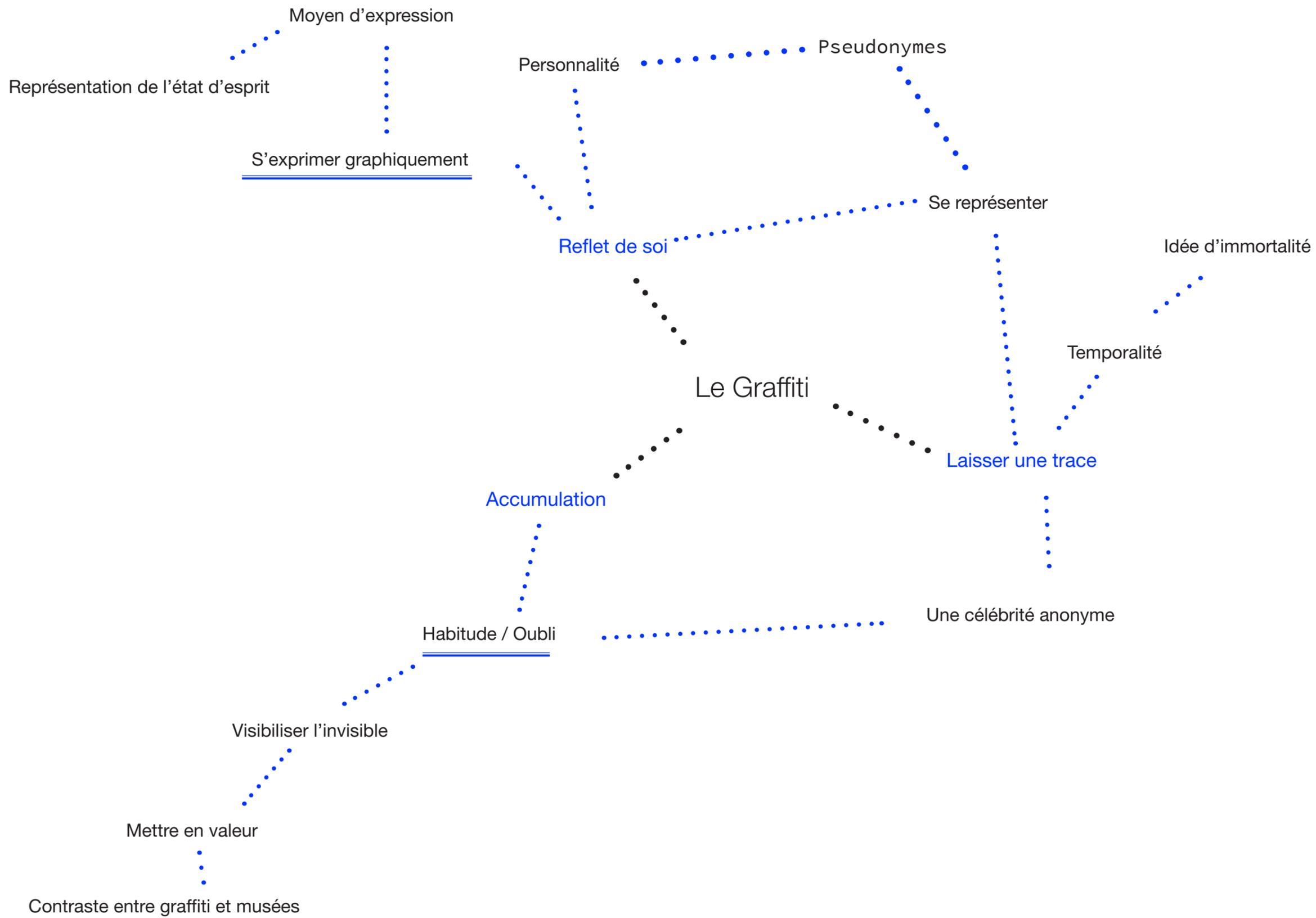
Invisibiliser les femmes qui ne conviennent pas aux normes sociales leur fait vivre une vraie injustice, par exemple, une injustice face à l'embauche, à l'accès au logement, etc... Elles ne sont pas non plus consultées ou mises au courant de la décision des lois qui vont affecter leur quotidien.

Pour les féministes, le graffiti est un moyen d'expression pour dénoncer les injustices et la promotion des *gender roles* dans la société. **Le graffiti est une forme de résistance face à une société qui invisibilise trop l'existence des femmes et de leur diversité.**

Je me suis hasardée dans les rues du 15^{ème} arrondissement à la façon de Rachel Bartlett, cherchant des pseudonymes, dessins, et messages des jeunes artistes de passage.



Scans de Off The Wall



A l'image des jeunes portés dans Style Wars, j'ai photographié des pseudonymes, stickers et dessins faits par les jeunes dans l'arrondissement du 15^{ème}.

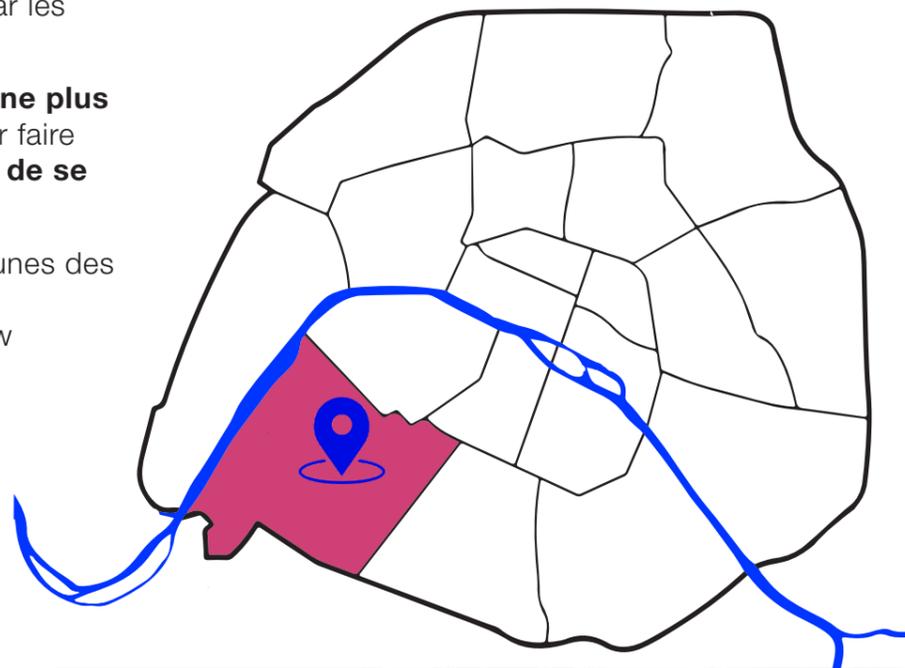
En arpentant les rues, je me suis rendu compte à quel point les passants **ont appris à ne plus faire attention aux graffitis**. Certains étaient même étonnés de me voir m'arrêter pour faire des photos. Cependant, **les artistes n'ont pas perdu le besoin de laisser une trace, de se faire reconnaître**.

Dans un quartier aussi touristique, et riche, le street art mis en avant n'est plus celui des jeunes des cités mais un art moins accessible à tous. Les galeries vendent désormais des œuvres à la manière des grands artistes des années 80 parisiens, inspirés par le mouvement de New York.

Notamment, dans les œuvres street art plus populaires, il y a les fameux pixels qu'on peut voir dans de nombreux quartiers de Paris (dans le 15ème, celui de *Space Invaders*), la tour de Keith Haring (1987) à l'Hôpital Necker, la fresque d'Aki Kuroda, etc... Certains artistes reçoivent la reconnaissance de leur style, mais beaucoup d'artistes se reconnaissent encore dans les jeunes suivis dans Style Wars.

Il y a donc une inégalité, une différence de traitement au sein du street art.

La collection de graffitis est donc un moyen de (re)mettre en avant l'art devenu invisible qui recouvre nos rues et espaces publics.



Le support ornemental

On peut alors se demander : **qu'en serait-il si cet art serait reconnu comme tel ?**

Il s'agirait, dans cette édition, de re-contextualiser les graffitis dans l'espace, de redéfinir leur place, et leur valeur.

Pour rendre les graffitis plus précieux, j'ai d'abord pensé à les mettre en page sur des matières plus précieuses, ou plus excentriques que les surfaces sur lesquelles je les ai trouvés (murs, volets, compteurs EDF, poteaux...)

Il s'agit de les mettre dans un contexte différent, créer un univers décalé, par rapport aux supports sur lesquels ils se trouvent majoritairement, d'apporter un regard nouveau et d'attiser la curiosité du spectateur.

Les graffitis sont directement photoshoppés sur les textures et/ou objets, et sont traités différemment selon qu'ils soient mis en valeur, ou qu'ils se fondent un peu dans le décor.



Johannes Vermeer. La Jeune Fille à la perle (1665)



Poussin. La danse de la vie humaine (1633-34)

Recouvrir...

Puis j'ai pensé à réutiliser le **phénomène du recouvrement**.

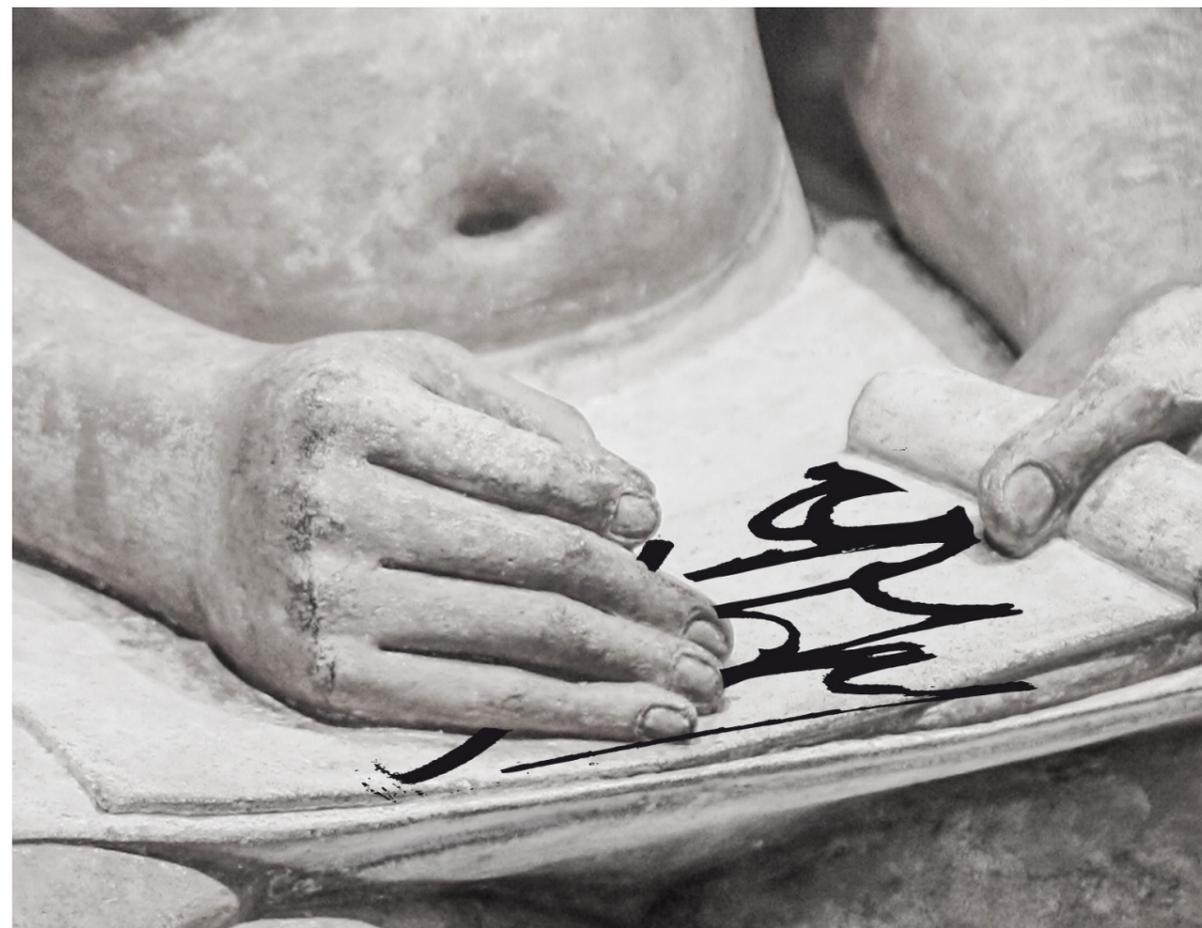
Que ça soit des graffitis féministes comme ceux de Turbo Chicks, ou ceux des artistes New Yorkais des années 60, tous ont eu affaire à des vandales qui recouvrent leurs graffitis afin de faire les leurs.

Ici ça serait de reprendre cette notion de vandalisme et non plus de rehausser la valeur des graffitis aux yeux de la société.

Il s'agirait de placer les tags sur une œuvre d'art et de la recouvrir. Cependant j'utilise des œuvres inaccessibles, que personne ne peut approcher de près.

Dans ce fait on peut souligner à nouveau la distance de valeur entre le graffiti et « l'Art » : les graffitis et tags sont disponibles aux yeux de tous et peuvent être victime de vandalisme à n'importe quel moment, et ce n'est pas le cas des peintures que l'on trouve dans les musées.

Il s'agit de repenser le contexte du graffiti comme du musée, de s'imaginer les œuvres du musée susceptibles d'être recouvertes par des nouvelles peintures, tout comme les graffitis. **C'est la dégradation d'un art au profit d'un autre.**



Dans le même principe, on peut aussi utiliser les statues et non plus les toiles. **C'est aussi faire un clin d'œil aux tatouages (sur les corps des statues) mais également faire un rappel aux graffitis illégaux que les manifestants posent sur les monuments (par exemple, sur l'Arc de Triomphe).**

On peut aussi mettre des statues en situation : le graffiti deviendrait le sujet, et la statue vivrait avec lui.

On « modernise » la statue en lui donnant un nouveau souffle plutôt que de complètement la détruire et la rendre quasi méconnaissable.



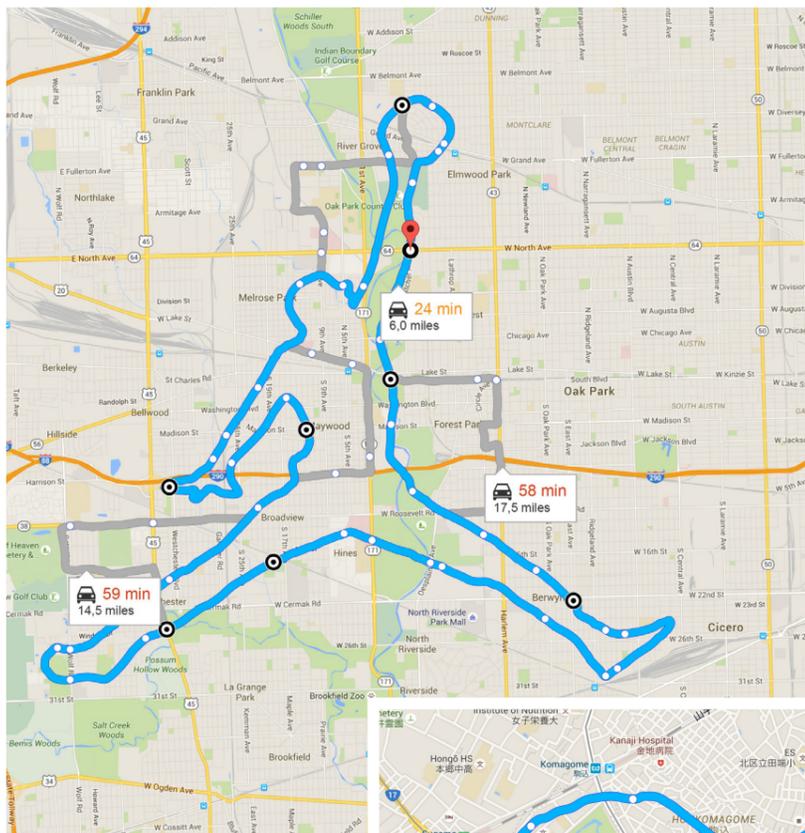
Graffitis politiques



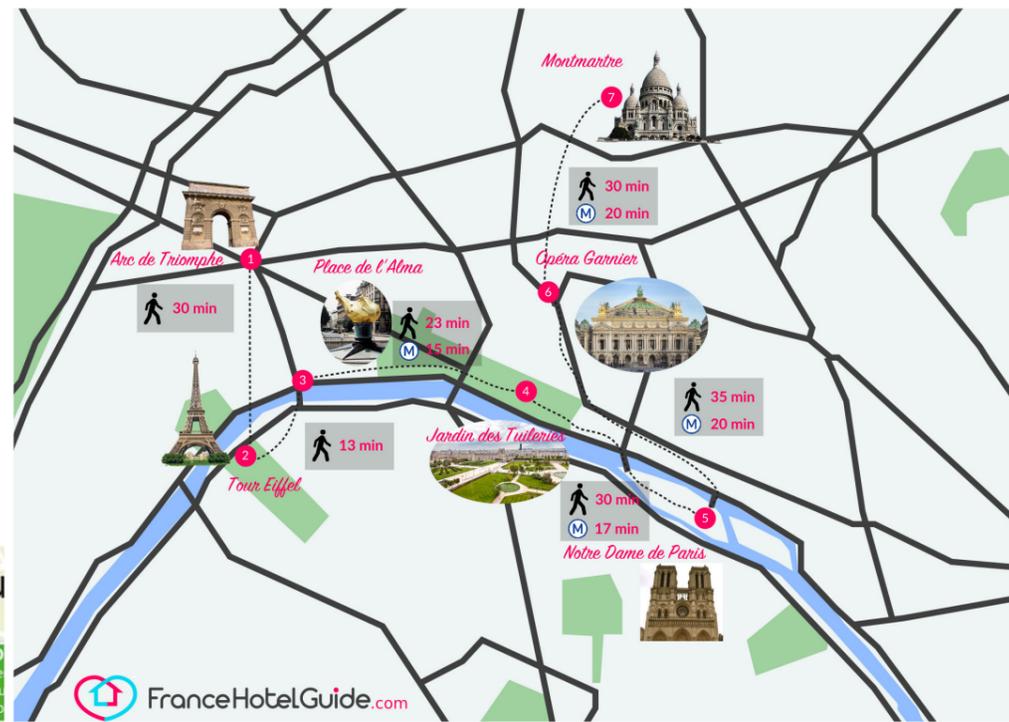
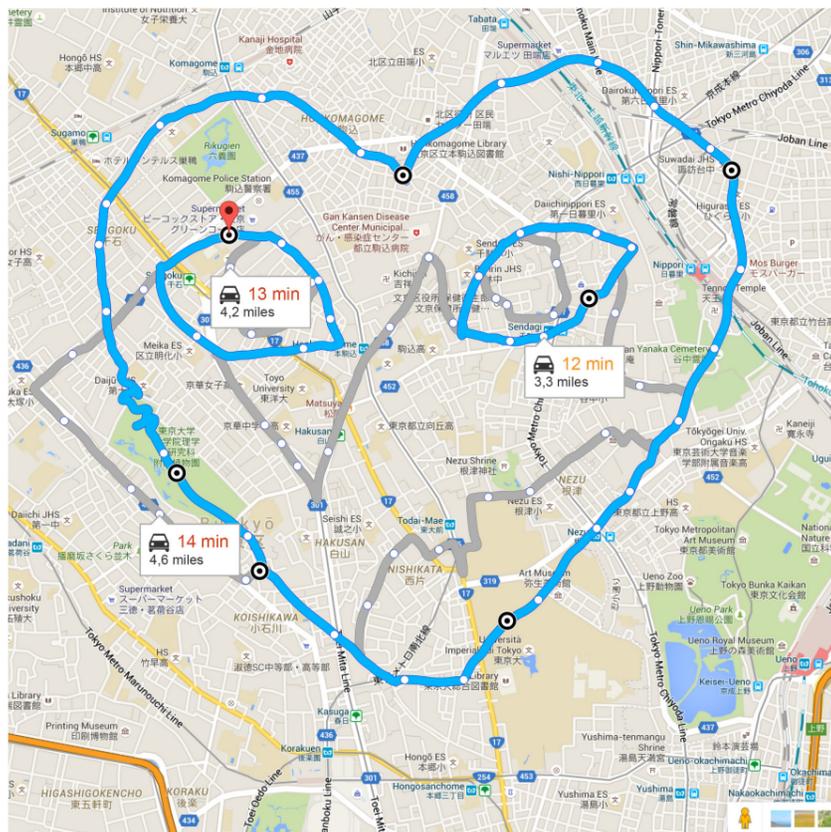
Quand les vacances approchent, les guides touristiques se multiplient dans une ville comme Paris. A l'intérieur, des listes et des cartes, remplies de divers points d'intérêt, de bonnes adresses... Les choses « to do » pour visiter la ville de A à Z.

Dans l'idée de rehausser l'art du graffiti au niveau des autres arts, on essaierait alors de créer un guide des graffitis à Paris.

On reprendrait le système de la carte routière pour créer de l'art avec l'art.

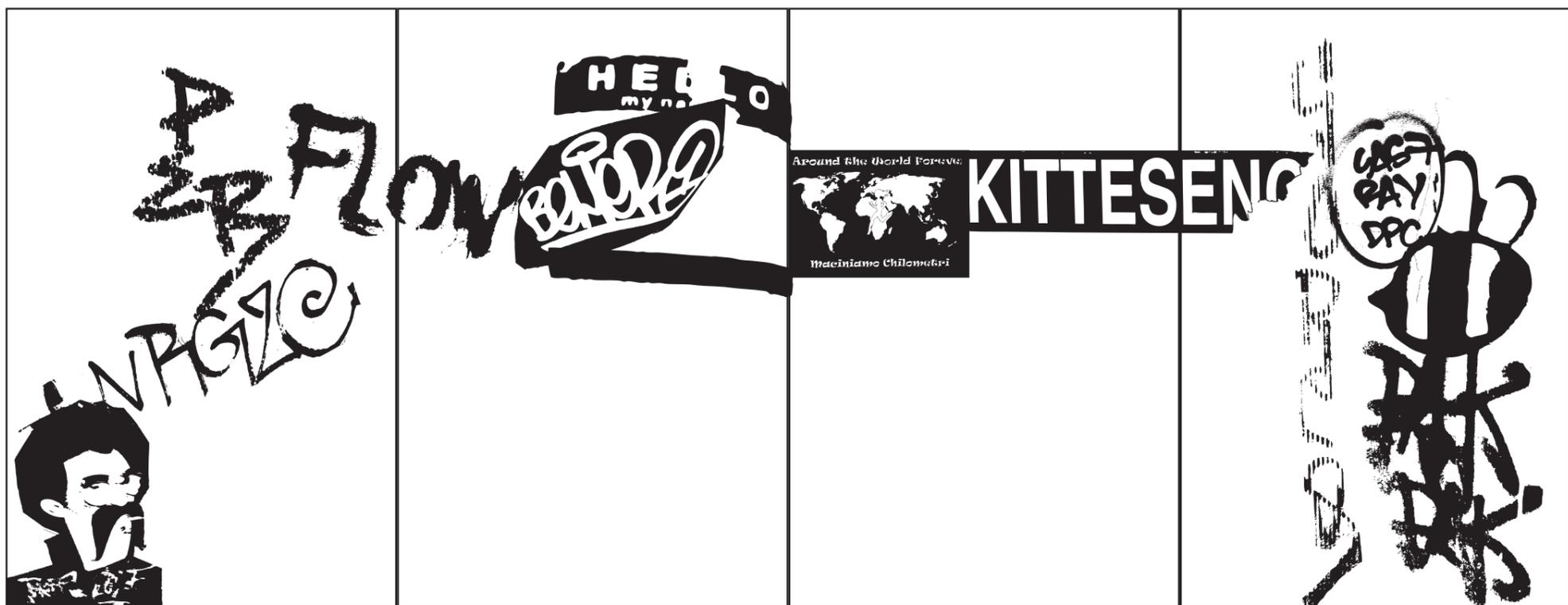


Corrado Grilli
Série de screens qui reprennent ses derniers trajets en voiture. Il reproduit, dans différentes villes, les logos de célèbres marques street.



Guide Evasions, Hachette Tourisme, 2015

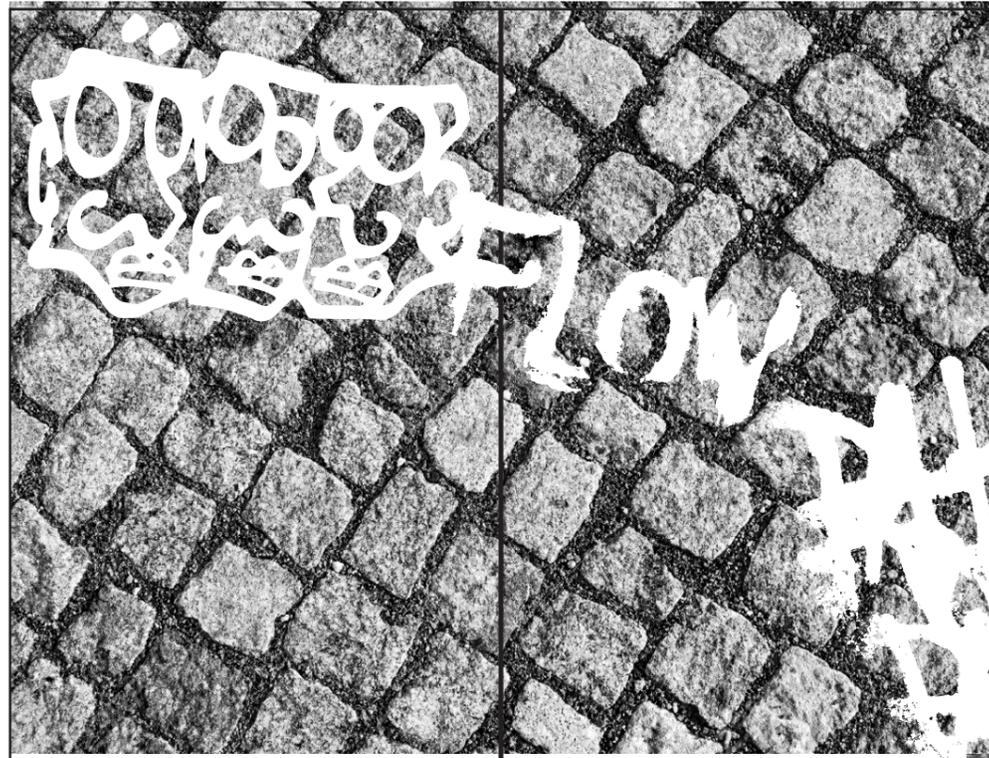
Le fait d'utiliser les chemins, les rues, le dessin de la ville fait écho aux origines et au lieu du street art.



Les tags sont disposés sous forme d'une carte à vue aérienne afin de retracer le parcours de la balade parcourue pour les découvrir. On crée comme **une carte informative sur les graffitis des environs, à l'image des guides touristiques qui encouragent des parcours et des randonnées urbaines.**

La reliure jouerait un grand rôle symbolique dans cette piste, la reliure cousue rappelle les chemins, les ruelles, le parcours qui est sujet de l'édition.

La reliure «pliée» rappelle **une carte routière pliée**, une édition qui serait dévoilée seulement quand elle est ouverte.



Pour créer ce fameux guide/ itinéraire on peut s'intéresser à d'autres procédés graphiques, **comme celui de l'utilisation de motifs ou de textures.**

Comme ces graffitis ont été trouvés dans les rues et les parcs du 15^{ème} jusqu'au 4^{ème}, on peut penser à utiliser des textures qui correspondent à l'environnement où ils ont été photographiés.

Une texture de route, de trottoirs, de murs, d'herbe pour les Champs de Mars...

On peut aussi jouer avec les propriétés des matières, par exemple imprimer sur du plastique transparent une façade de baie vitrée, ou sur une texture « mousse » ou feutrine pour le gazon.

On reprend le concept du chemin, mais on ajoute le contexte de l'environnement à l'édition.



[A map of Paris, par Antoine Corbineau](#)

Corbineau utilise les formes créées par l'intersection des rues pour créer une carte de la ville dynamique et colorée, contrairement aux cartes officielles qui sont souvent ternes et « sérieuses ».

Il apporte un regard enfantin et manuel aux cartes.

On se retrouve devant une carte aux couleurs criardes qui nous donne envie de s'attarder sur chaque petit détail que l'artiste a utilisé dans ses formes.

Le graffiti est un moyen d'expression : un moyen d'exprimer graphiquement une vérité sur soi, un état d'esprit, sa personnalité...

On peut alors exprimer ses sentiments les plus profonds.

« Pour le définir avec des mots simples, le graffiti est une forme artistique utilisée pour exprimer des sentiments et pour mettre en avant l'état d'esprit actuel de l'artiste. »

Cet aspect du tag peut être négatif ou positif émotionnellement : l'artiste cherche à s'exprimer, il cherche une sorte de libération par le biais de cet art : **c'est un art personnel.**

On peut donc aussi penser qu'un artiste peut se chercher, essayer de se comprendre par le graffiti.

Dans le film d'animation Into the Spiderverse, réalisé par Peter Ramsey, Bob Persichetti et Rodney Rothman, on voit le personnage Miles Morales passionné par cet art : au début du film, on le voit travailler sur des graffitis et coller des stickers un peu partout dans son quartier, espérant que son père, un officier de police, ne les trouvera pas.

Miles est un garçon de 14 ans, c'est un élève brillant et il est accepté dans une école prestigieuse, et **il sent une pression sur ses épaules pour qu'il réussisse à l'école**, surtout de la part de ses parents très stricts.

Plus tard, avec l'aide de son oncle, **il réalise le graffiti « No expectations », en réponse à la pression qu'il ressent vis à vis de sa situation.** Le co-directeur, Bob Persichetti, qui a désigné l'image explique les intentions de Miles « *It's like a kid who's searching for an identity. (...) But, if you just see it on the surface you're seeing an image of an unformed person who doesn't have an identity yet and this kid is going to find identity, but he's got a lot of expectations put on him and he's not sure what they are.* »

Miles, tout comme les graffeurs dont j'ai photographié les graffitis, ressent un besoin de s'exprimer. **Que ce soit sur son ressenti, ses émotions comme No Expectations, ou alors juste en faisant un graffiti avec son pseudo, similairement à Taki 183. C'est une recherche sur son identité, sur son humanité.**



Patrick O'Keefe, sur twitter : @okeefe_artist, https://twitter.com/okeefe_artist/status/1077991710024761346



La recherche de son identité, la recherche de soi peut aussi être un syndrome du trouble dissociatif de la dépersonnalisation.

Il s'agit d'une condition où la personne qui en souffre se sent soudainement étrangère à elle-même, comme si elle était dans un rêve.

La dépersonnalisation, en quelques phrases, c'est un ressenti d'étrangeté par rapport à soi-même et à sa pensée. On s'étonne de son existence, et d'être 'soi' et pas une autre personne, on ne se reconnaît plus en tant qu'individu, notre image nous paraît étrange. Nos souvenirs nous paraissent étrange, comme si l'on n'y avait pas vraiment été, comme si c'était un rêve. **C'est l'impression de ne pas vraiment être là, de ne pas vraiment être soi.**

Quand l'on souffre de ces symptômes, on essaye de se retrouver en tant qu'individu.

Le graffiti peut se manifester en tant que lutte contre la dépersonnalisation ou comme moyen de la représenter.

« Le tag prend donc chez ces jeunes une dimension identitaire, c'est un signe de reconnaissance de soi pour soi-même avant tout et pour les autres. Privés de leur pratique, ils ont des impressions de dépersonnalisation, d'étrangeté à eux-mêmes. »

(Le psychologue à l'écoute des adolescents tagueurs, Marion Haza, <https://journals.openedition.org/sejed/185?lang=en>)

La recherche de soi est un phénomène récurrent dans l'art, par exemple Andy Warhol travaillait beaucoup sur la question de l'identité et de l'image de soi.

« Andy Warhol se représente comme l'ombre de lui-même, comme un être qui n'appartiendrait déjà plus à notre monde, ce qui provoque chez le spectateur une sensation de malaise. Avec Self Portrait with Camouflage, non seulement l'artiste efface la partie droite de son visage, mais il tente de faire de même avec la partie gauche qu'il masque avec un camouflage. »

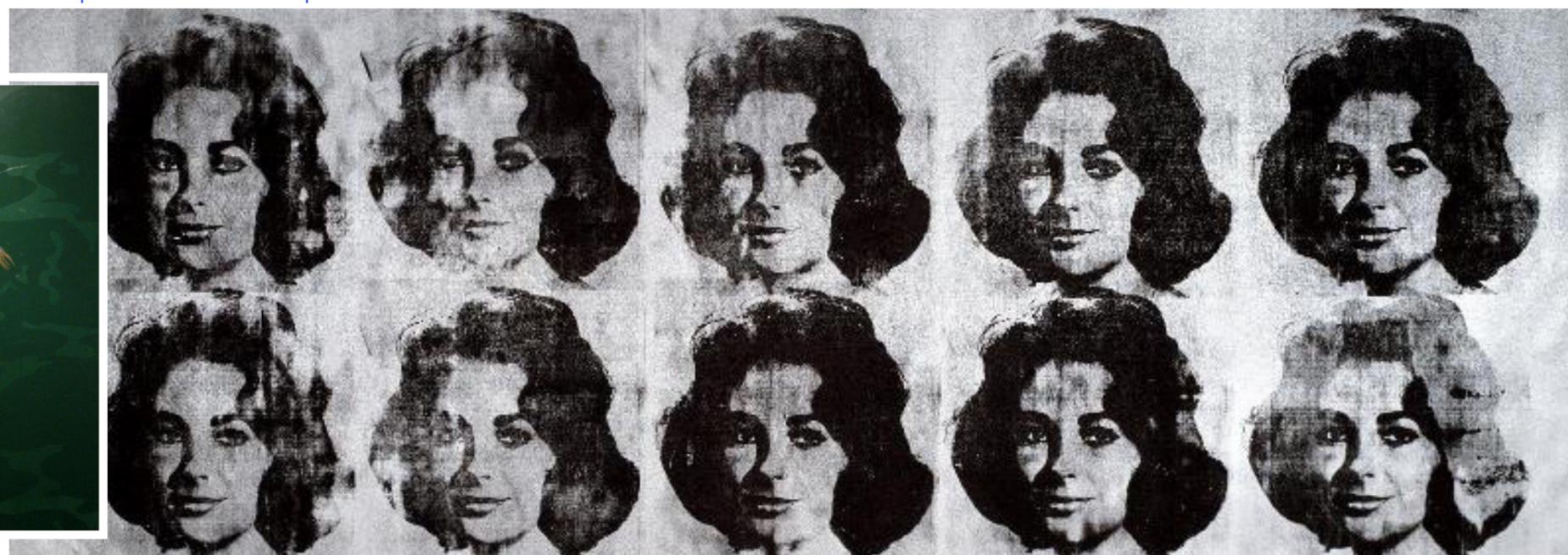
<https://travauxandywarhol.wordpress.com/2014/04/14/autoportraits-dandy-warhol/>, par Auriane

« L'artiste met l'accent sur la dépersonnalisation et dématérialisation de l'image de l'actrice : elle est sans chair et sans relief, son sourire devient pesant. Warhol se démarque donc de la tradition du portrait qui était de garder la mémoire d'une personne et de représenter l'intérieur du personnage. Or, dans Ten Lizes, il ne s'agit plus du portrait d'Elizabeth Taylor mais d'une image, et « même d'une image d'une image ». »

<https://travauxandywarhol.wordpress.com/2014/04/12/la-depersonalisation-du-portrait-ten-lizes-1963/>



Andy WARHOL, Self Portrait with Camouflage, 1986



Andy WARHOL, Ten Lizes, 1963



« This series was completed between 2015-2016 and consists of traditional and non-traditional self-portraits that deal with identity, obsession and pressure. »

Katty Huertas



Katty HUERTAS, Self-ish



Cet axe découle du raisonnement graphique de la piste vue dans l'axe 1, avec la Jeune fille à la perle vandalisée.

Cependant, au lieu de se concentrer sur l'aspect esthétique et artistique, **je m'attarde sur l'aspect psychologique.**

Dans ce test graphique, que j'avais réalisé pendant la réflexion sur l'axe 1, le visage de la jeune fille est brouillé, **il disparaît presque derrière le graffiti. Elle perd son identité, comme si celle-ci disparaissait petit à petit pour laisser place qu'à un brouhaha.**

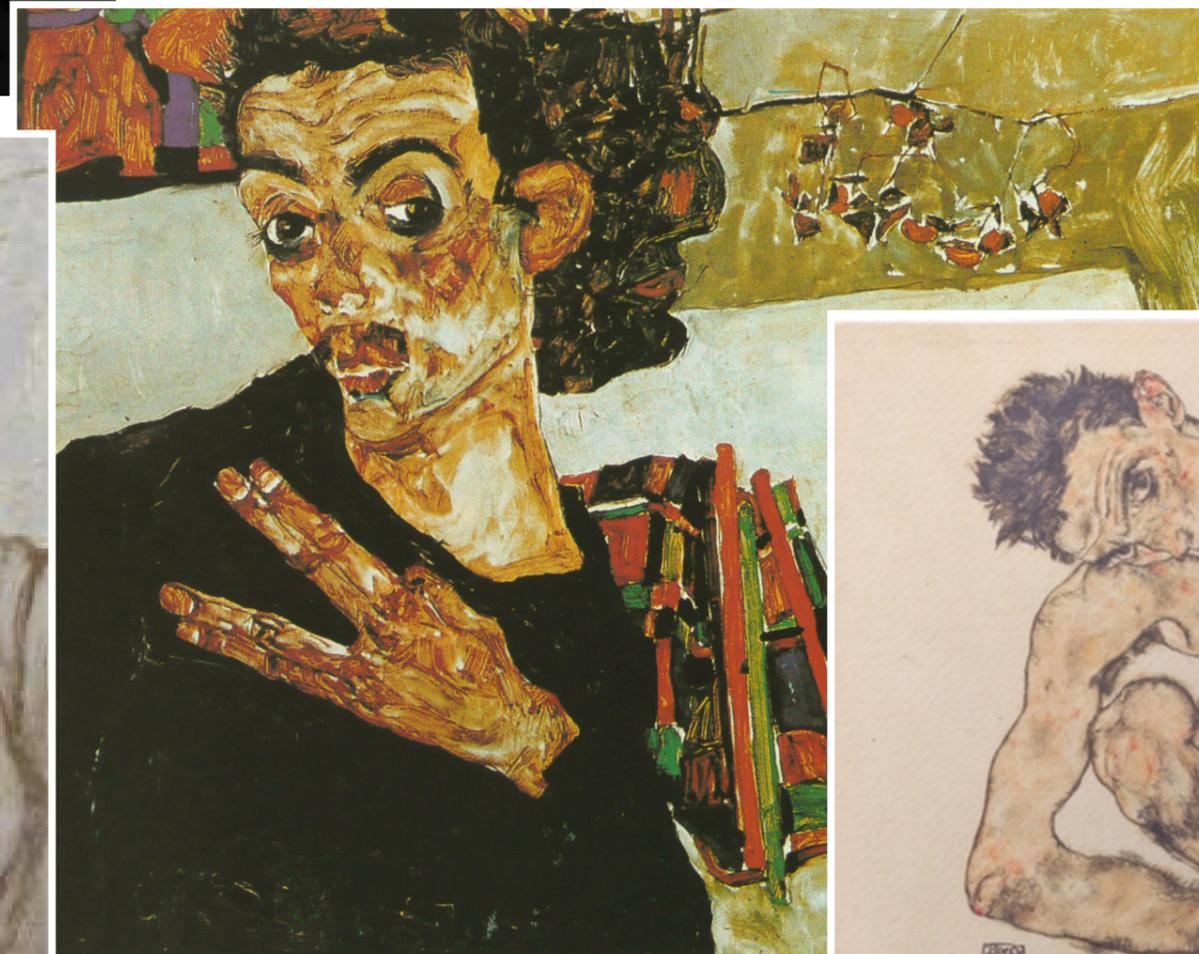
La présence de l'oeil qui, derrière le masque, regarde toujours le spectateur indique la guerre intérieure qu'implique cette condition. **C'est une guerre contre soi-même, c'est une lutte identitaire.**

Les corps tordus, les visages torturés, la recherche du soi à travers les œuvres de Egon Schiele.

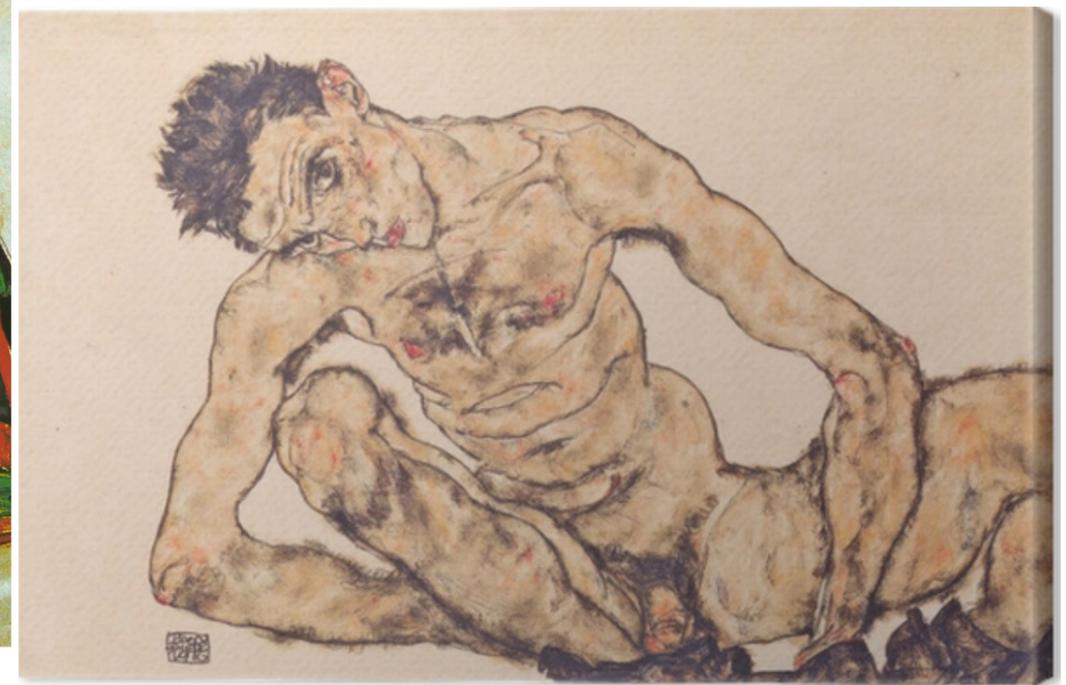
Il est connu que ce peintre autrichien, mort d'une grippe à l'âge de seulement 29 ans, présentait une réalité crue, presque inquiétante, loin de l'idéalisation des peintures baroques.

Egon Schiele avait une vision du monde morbide, sombre, angoissante, et il le traduisait graphiquement dans ses œuvres par ses couleurs verdâtres, sombres, ses mains écorchées et disproportionnées, ses corps tordus et ses expressions souvent angoissées.

Il représentait ses angoisses intériorisées. On peut se référer à Schiele quand il s'agit de représenter graphiquement les troubles mentaux.



Egon SCHIELE, Autoportraits





On associe les visages et noms/pseudonymes pour se donner une identité propre à soi.
Dans ce début d'édition, le but est de brouiller les repères, comme pendant une crise d'anxiété liée à la dépersonnalisation.

L'édition commencerait avec un nom, un visage, et plus on avancerait, plus les pseudonymes se multiplieront et viendraient camoufler, petit à petit, les graffitis visages.

Ce processus **illustre la crise identitaire et fait partager au lecteur le sentiment d'étrangeté, et le désir de se (re)trouver parmi tous les pseudonymes.**

Le fait de brouiller les visages illustre le syndrome où la personne ne se reconnaît plus ou se sent étrangère par rapport à sa propre image.

« Sur les visages, courent et s'implantent comme de nouveaux traits, des lettres hybrides et fluctuantes.

Reflets des identités multiples d'une altérité sous représentée, le graphiste donne à ses personnages une nouvelle et puissante visibilité. »

Stella Ammar, Etapes



Sam Rodriguez, murales dans la ville de San José en Californie



On prend comme base pour toutes les doubles pages, le sticker «HELLO MY NAME IS» qui fait partie des graffitis que j'ai sélectionné.

Il sert de référence directe au problème identitaire.

Quant aux pages, on reprend le même procédé que les pistes précédentes : c'est à dire une perte d'identité, une confusion traduite par l'accumulation de graffitis disposés dans le sticker.

Il s'agit de rendre la page de plus en plus illisible, comme une aggravation des symptômes.

Mais aussi, au lieu d'une accumulation linéaire comme sur les tests graphiques ci-contre, il serait intéressant de créer **une irrégularité dans l'accumulation.**

La dépersonnalisation, souvent de pair avec la dépression, est irrégulière.

Il y a certains jours où l'on ressent moins ou pas les symptômes, et d'autres où ils sont omniprésents et empêchent la personne de passer une journée normale.

Graphiquement, l'accumulation rappelle aussi le recouvrement. On recouvre une identité pour laisser place à une autre. La page devient de plus en plus complexe et l'on ne parvient plus vraiment à distinguer les différents graffitis.



Au début de mon édition, j'ai commencé à accumuler les tags, en noir, sur la page comme réfléchi.

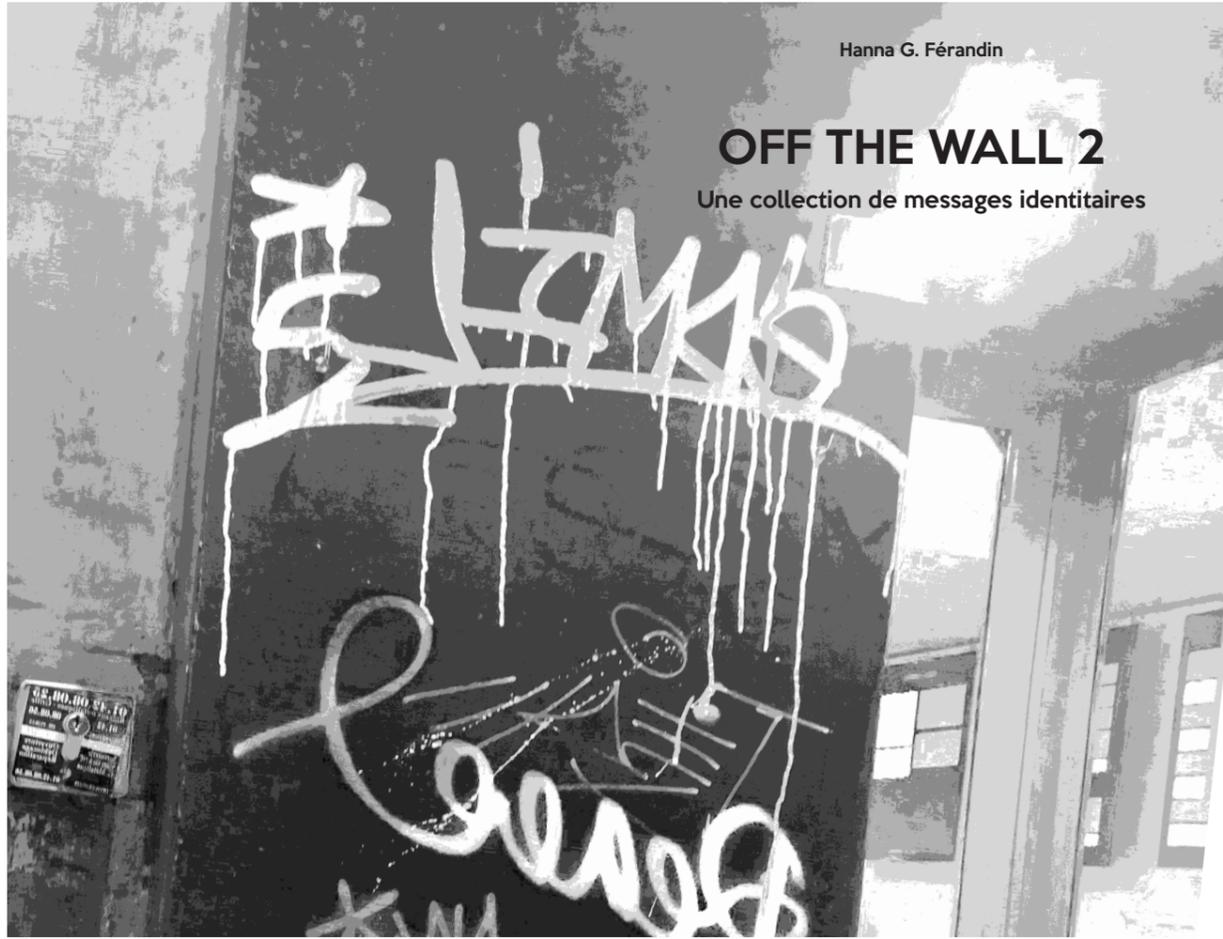
Puis, une fois les pages noircies, j'ai trouvé le résultat trop linéaire pour une représentation d'un symptôme psychologique dissociatif.

Alors, j'ai commencé à ajouter des tags blancs, de façon aléatoire, pour créer une rupture, une évolution, représentant les jours où les symptômes sont plus légers voire absents.

Puis, j'ai à nouveau ajouté quelques tags noirs pour créer un côté déstabilisant.

La dépersonnalisation est un phénomène qui fait perdre tout repère et toute appartenance à une identité propre.

Le but de ces pages est **d'évoquer un désordre, une perte de repères**. C'est pour cela que les éléments sont ajoutés dans une disposition sans logique. Le lecteur ne doit pas trouver de modèle ou de rythme, **il doit constamment avoir cette sensation d'étrangeté par rapport aux pages**. Les tags sont aléatoires, **par leur fréquence et lieu d'apparition, ce qui illustre la désorientation**. **L'illisibilité des tags, qui ne se distinguent plus entre eux, crée également un parallèle avec la perte d'individualité et d'identité propre.**



Quant à la 1^{ère} et 4^{ème} de couverture, j'ai utilisé une photo type de tags du 15^{ème} arrondissement et j'ai fait subir à l'image le même traitement graphique (seuil) que les tags, minus la vectorisation.